

Doux sourire

Marc Weinstein

Ça y est. C'est le printemps. Le bleu du ciel essaie d'être plus profond que la verdure naissante du parc Voltaire. Il fait encore un peu frais, mais le soleil de cette fin de matinée réchauffe les corps. Assis l'un à côté de l'autre à une grande table de pique-nique, Samira et Baptiste regardent en souriant l'ordinateur ouvert devant eux. Que regardent-ils ? Des photos de vacances ? De mariage ? D'un spectacle de danse en plein air ? De la majesté du Kilimandjaro ? D'anniversaire ? Ce ne serait pas impossible car Samira vient de fêter son trentième anniversaire.

Un employé municipal ratisse les allées et les pelouses en quête des dernières feuilles mortes. Le parc se fait beau et propre. Peu à peu, l'homme, suivi de son tas de feuilles, se rapproche de la table en bois à côté de laquelle il a laissé sa brouette.

– Salut les amoureux, dit-il gaiement.

– Bonjour monsieur, répondent en chœur Samira et Baptiste.

Il ramasse les feuilles, les met dans la brouette, pose son râteau contre la table et s'éloigne en poussant sa brouette vers l'enclos à compost qui jouxte la serre centrale du parc.

Samira et Baptiste l'accompagnent quelques instants du regard, puis reviennent en souriant à l'écran de l'ordinateur. Ils

consultent leurs comptes sur le site de la Banque des Solidarités Durables (BSD) et ils sourient parce qu'ils voient qu'ils ne sont pas trop fauchés. En fait ils ont plusieurs comptes : un compte courant bien sûr, mais aussi un livret L, un compte Secours, un livret SD, un compte Retraite, un compte Logement. Ils ne sont pas millionnaires, mais avec ce qu'ils mettent de côté chaque mois et les cadeaux réguliers des parents et des grands-parents, les économies grossissent. Ils passent d'un compte à l'autre pour faire le point ou un petit transfert intéressant. Et à chaque opération ils tournent la tête l'un vers l'autre, sourient et s'embrassent délicatement en pensant aux opportunités de l'avenir : acheter un appartement ? Faire un bébé ? Bâtir un projet de vie ? Ils aiment beaucoup faire des projets, se projeter dans le temps, ce qui n'est pas très étonnant parce que Samira est chef de projet marketing dans un groupe de distribution, et Baptiste est projeteur dans un cabinet d'étude et d'approvisionnement en métaux rares, et il lui est arrivé de réaliser des études de prospective pour la banque dont il est client.

*

L'année dernière, la BSD a lancé un appel à projet photographique auprès de ses jeunes clients mariés ? pacsés ? concubins ? (lecteur, coche la bonne case). La banque voulait une belle photo de couple, la plus belle possible, pour égayer son site de consultation de comptes, et elle offrait 2000 euros aux heureux gagnants. C'est Samira et Baptiste qui avaient gagné. Pourquoi ? Ils se l'étaient demandé eux-mêmes. Certes leur photo était pleine de couleurs joyeuses, mais ce n'était sûrement pas la seule dans ce cas. Baptiste le blanc avait émis l'hypothèse du couple bicolore : Samira étant noire, ça

faisait une photo idéale, avec un sourire commun antiraciste. « En termes d'image, c'est un plus », avait-il dit. Comme la BSD investissait des capitaux importants dans des sites d'extraction de métaux rares en Afrique, il était important de montrer qu'il n'y avait là aucun racisme. Au contraire, c'était un investissement de solidarité antiraciste.

Les 2000 euros étaient venus abonder le livret Logement ; en échange Samira et Baptiste avaient donné à la Banque l'autorisation de reproduire leur image. Mais la BSD ne s'était pas contentée de leur autorisation. Elle leur avait demandé de signer un engagement à perfectionner leur sourire, car celui qu'ils avaient proposé pour l'étape de sélection était... disons... correct, c'était même le meilleur de tous les sourires candidats, mais il était encore loin du sourire idéal : un sourire d'amateur, aussi bon soit-il, ne peut pas rivaliser avec un sourire d'excellence.

– Vous allez devenir l'image de marque de la banque, leur avait dit le conseiller en communication, et pour ça il faut atteindre un certain niveau de compétence, de professionnalisme, je dirais même : d'expertise *meïdologique*.

– D'expertise quoi ? avait demandé Baptiste avec une franchise inquiète.

– *Meïdologique*, avait confirmé le conseiller. – En grec, *meïdos*, ça veut dire le sourire. On va vous former pendant trois week-ends pleins, et vous allez devenir des spécialistes du sourire authentique. Vous verrez : ensuite, vous ne pourrez plus vous en passer.

Ils avaient ainsi consacré trois week-ends entiers à un stage intensif de *meïdologie* accélérée, avec engagement sur l'honneur de faire des exercices de consolidation chaque soir de la semaine,

pendant une heure, avant de dormir, parce que, paraît-il, « le sommeil subséquent aide à bien mémoriser le sourire authentique ». Au cours des week-ends de formation méthodologique intensive, ils avaient vu défiler deux diplômés en sophrologie comportementale, un coach en développement personnel (« vous allez voir, je vais réinitialiser votre self-regard et votre approche de la vie »), deux programmeurs de confiance en soi, un psychologue spécialisé en méthodologie des profondeurs, un psychanalyste-express spécialiste de la pulsion de vie, un chef étoilé qui s'était rendu célèbre en utilisant l'acide citrique pour dissoudre les angoisses, la timidité, la déprime et les phobies, notamment la méïdophobie. Le dernier dimanche soir, en guise de bouquet final du feu d'artifice méthodologique, ils avaient même eu une séance avec un spécialiste de Programmation neurolinguistique – PNL pour les sourieurs initiés – qui leur avait donné des conseils pour booster leur estime de soi, leur sens de la positivité, leur optimisme et leur haine de la pulsion de mort. Au lendemain du troisième et dernier week-end de formation, le conseiller les avait reçus, leur avait demandé de lui proposer plusieurs types de sourires, ce qu'ils avaient fait avec succès, de sorte que le conseiller, qui avait photographié avec son smartphone les différents types de sourire, avait fait son choix dans l'échantillon présenté, avant de conclure :

– C'est parfait, nous labellisons ce sourire-là, le numéro 3. C'est un sourire particulièrement doux et tendre, qui convient parfaitement.

*

Maintenant que Samira et Baptiste sont des anonymes célèbres, le sourire de leur couple accueille tous les clients qui se

connectent au site de la BSD. Et quand eux-mêmes se connectent, ils sourient de redécouvrir leur sourire d'il y a un an. Ils sourient au second degré, en quelque sorte. En plus des noisettes qui s'accumulent sur les comptes et les livrets, ça leur fait plaisir de se voir sourire. Même en cet instant – les cloches sonnent midi à l'église voisine et les estomacs commencent à réclamer leur dû – ils ont plaisir à être là, au grand air, dans la belle lumière du parc Voltaire, le dos chauffé par le soleil, à se regarder sourire sur l'écran de l'ordinateur.

Un homme entre deux eaux – entre deux vins ? – arrive à petits pas hésitants et vient s'asseoir en face d'eux. C'est un colosse sur le retour, un peu ventripotent. Il a du mal à glisser sa carcasse entre le banc et la table. Il écarte le râteau du jardinier municipal. Il aurait bien voulu tirer le banc, mais rien à faire : tout un système de grosses vis, de rivets, de tenons et de mortaises rendent la table et ses deux bancs latéraux irrévocablement solidaires. L'homme se dit qu'il n'y a que ça de solide autour de lui, et il marmonne en comprimant son ventre pour s'asseoir.

Il sort un sandwich de sa sacoche grise et le pose sur la table. Samira et Baptiste lèvent la tête et lui offrent un timide bonjour, auquel il répond d'une voix éraillée. Samira est troublée par l'allure indécise du visiteur : barbe négligée, chemise blanche, ongles noirs, manteau ni propre ni sale, belles dents, cheveux en bataille. Est-ce un SDF en voie de développement ? Ou un cadre sup en train de dévisser ?

Il saisit le sandwich, le déballe et le fixe des yeux. Apparemment il a besoin de parler. Il essaie de prendre le ton le moins revêche possible – en fait il est étonnamment poli :

– Je ne veux pas être indiscret, mais est-ce que c'est beau ce que vous regardez ?

– Ben c'est-à-dire que..., hésite Baptiste.

– Vous ne savez pas si c'est beau ? demande l'homme avec étonnement, les yeux baissés sur son sandwich.

– En fait, ce n'est ni beau ni laid, intervient Samira. – C'est notre compte bancaire.

– Moi je dirais que c'est laid, et peut-être carrément hideux.

– Ah ? fait Baptiste perplexe. – Je ne vois pas trop comment ça peut être laid. Je dirais que c'est neutre, c'est des chiffres, quoi.

L'homme secoue les épaules bizarrement.

– C'est quoi la banque que vous regardez ? demande-t-il.

– La BSD, la Banque des Solidarités Durables, répondent-ils en chœur.

– Ben celle-là, je peux vous dire qu'elle est laide. C'était ma banque. J'avais ouvert un compte chez eux parce que j'avais vu une pub et que j'aimais bien le nom, comme un con que j'étais. Je me disais que si mon salaire pouvait servir à alimenter des circuits de solidarité... Ah je peux vous dire que je la connais bien parce que finalement c'est moi qui ai eu besoin d'eux il y a huit mois, quand j'ai été licencié et que ma boîte m'a inventé une faute professionnelle. J'avais quelques économies, mais avec tous mes crédits j'ai rapidement bu le bouillon. Je suis allé demander leur solidarité. De me laisser du temps pour rembourser, pour retrouver du boulot. Tu parles ! Que dalle ! J'avais un bel appart, mais j'arrivais plus à payer le loyer. Maintenant je vais de centre d'hébergement en centre d'hébergement...

L'homme lève la tête de son sandwich et regarde ses interlocuteurs. Ses yeux cherchent dans sa mémoire. Il semble réfléchir. Puis soudain :

– Mais je vous connais ! Je vous reconnais ! C'est votre trombine qui est sur le site de la BSD, avec votre putain de sourire enjôleur !

Visiblement la suite de la rencontre ne se présente pas bien. Répondre ou ne pas répondre ? Et répondre quoi ? Ils sont coincés. Dire « non, ce n'est pas nous » serait une provocation par négation de l'évidence. Dire « oui » serait une provocation par confirmation délibérée : « on assume et on t'emmerde ». Ils sont coincés mais ils maintiennent leur sourire expert – on ne sait jamais, faut pas insulter l'avenir.

Toute en douceur, Samira essaie d'adopter une attitude diplomatique. Surtout ne pas répondre à l'agressivité par l'agressivité. Y répondre plutôt par l'assertivité, comme lui a dit l'un des managers de son groupe de distribution.

– Je suis désolée pour vous, monsieur, je comprends votre colère. Mais vous savez, en même temps, la banque n'est pas un organisme caritatif, dit-elle avec le même sourire.

L'homme regarde Samira, la fixe pendant quelques instants, puis se lève. Son ventre frotte contre la table et le ralentit un peu. Finalement, le voilà debout, l'air décidé. Samira et Baptiste sourient toujours, mais intérieurement c'est autre chose. Le regard presque menaçant de leur interlocuteur les effraie. Brusquement il tend la main, saisit le râteau laissé par le jardinier et le fait tournoyer au-dessus de leur tête. Samira et Baptiste sont paralysés. Toujours figés dans leur sourire, ils lèvent les mains et les bras pour se protéger. Ils ont peur bien sûr, mais ils n'ont pas de haine pour l'homme. À part la peur, ils

n'ont pas d'émotion négative. À quelques mètres de là, des promeneurs s'arrêtent et regardent la scène sans oser s'approcher. Ils sortent leur téléphone. Samira et Baptiste se lèvent, se dégagent du banc et continuent à sourire, ce qui avive encore la rage de l'agresseur. Soudain, il les frappe avec une telle puissance qu'ils s'effondrent d'un coup sur le sol. Il leur saute dessus et leur ratisse le visage avec les pointes du râteau en hurlant : « Je vous ferai passer ce sourire, je vais le gratter, je vais l'effacer ! » Et de gratter, et de ratisser, et de balafre. Les balafres s'ouvrent et le sang coule. Puis on dirait qu'il change d'avis : « Non, je vais pas le gratter, votre sourire, je vais le soulever pour voir ce qu'il y a dessous... »

Samira et Baptiste gisent sur le sol sablonneux, inanimés, le visage en bouillie. Et l'homme s'acharne encore. Il veut voir, oui, voir dessous. Avec la pointe des dents du râteau, il tente de soulever la chair des joues et de descendre un peu plus profond pour voir si le dessous sourit autant que la surface. Il soulève délicatement, comme pour une opération de chirurgie esthétique, mais il ne voit rien de précis. Quand les secours arrivent, les deux cadavres n'ont plus de front, ni de nez, ni d'yeux, ni de joues, mais la bouche est toujours là et elle sourit encore. Chacun est à sa tâche : les ambulanciers des pompiers se penchent sur les deux corps, la police s'occupe de l'homme, désormais apaisé, mais déçu de n'avoir pas pu sonder la profondeur du sourire. On lui passe les menottes et on l'emmène ; il n'oppose aucune résistance. Il est si docile qu'un des policiers le prend presque pour la victime et lui demande :

- Qu'est-ce qui s'est passé ? Qu'est-ce qu'ils vous ont fait ?
- Ils m'ont agressé avec leur sourire.

L'auteur

Marc Weinstein est un ancien élève de l'École normale supérieure de Saint-Cloud (1977-1983). Après avoir réussi en 1980 l'agrégation de langue et littérature russe, il est successivement professeur dans le secondaire en France, puis à l'université de Kiev et Moscou (URSS). Il devient ensuite maître de conférences à l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales à Paris. Diplôme français en Fédération de Russie au début des années 1990, il est depuis 1994 professeur des universités et enseigne l'anthropologie littéraire, politique et philosophique à l'Université d'Aix-Marseille (AMU). Il est simultanément traducteur littéraire pour Fayard et Gallimard (prix Jules Janin de l'Académie française en 1997, et prix de la Société française des traducteurs en 2003).